

Philippe Madec

Le Chemin de Venise (3)

"Du temps de celui qui parle"

Cet article a été publié dans le cadre d'une série de trois articles sur l'héritage des modernes dans le numéro 431 de d'avril/mai 1998 de la revue *Techniques & Architecture*

"Nous n'entrerons point ici dans cette querelle. La discussion ferait plus longue que ne l'a cru M. Perrault, qui a prétendu prouver dans son petit ouvrage (Parallèle des anciens & des modernes), que les modernes ont égalé & même surpassé les anciens dans tous les genres."

Denis Diderot
L'Encyclopédie

La crise du sens s'avère jusque dans le flou entourant les mots de l'architecture. Voyez combien d'architectes utilisent l'un pour l'autre les termes "espace" et "lieu", "forme" et "figure", "matière" et "matériau" ? Quant à l'adjectif "moderne", ses dérivés ou ses contraires, ils condensent ce trouble. Suivre le fil de leur formation et l'évolution de leur sens éclaire et enrichit la profondeur de l'héritage moderne, depuis l'apparition de "moderne" en 1361 jusqu'à celle de "sur-modernité" en 1991.

* * *

En 1361 : moderne

L'homme du Moyen-âge forge "moderne" pour dire "ce qui est du temps de celui qui parle"¹ ; cette acception première découle d'une origine basse latine : est moderne ce qui est récent, actuel². Emile Littré se réfère à cette genèse quand il écrit en 1877 que "architecture moderne se dit de tous les genres d'architecture qui ont été en usage dans l'Occident depuis le commencement du Moyen-âge, y compris l'architecture ogivale"³. Au cours des siècles suivants, surtout en art et en littérature, maintes *Querelles des Anciens et des Modernes* ajoutent un sens : on est moderne par opposition à la tradition et à ses lois. Ainsi explique-t-on encore en plein XX^{ème} siècle qu'une architecture est moderne quand elle échappe aux règles vitruviennes⁴. Il est vrai que la grande architecture classique, celle des académiciens interprètes vigilants de Vitruve, n'est jamais nommée "moderne". Par contre l'invention gothique du XV^{ème} siècle, les licences des artistes renaissants au XVI^{ème}, les débordements baroque et rococo au XVII^{ème}, les manipulations

formelles des néoclassiques au XVIII^{ème}, la diversité des références des éclectiques au XIX^{ème} sont tour à tour jugées modernes au même titre que l'architecture rationaliste au XX^{ème} siècle ou déconstructiviste de nos jours.

A partir de 1453, les Temps modernes

Les "Temps modernes" débutent pour les uns à la chute de Constantinople prise par Mahomet II en 1453, pour les autres à l'invention de l'imprimerie par Johannes Gensfleisch dit Gutenberg entre 1450 et 1455, ou pour les derniers à la révélation de l'Amérique à Christophe Colomb en 1492. En 1923 le *Larousse illustré* arrêtent les Temps modernes à la Révolution Française de 1789⁵. Aussi appelés "Epoque moderne" ils cèdent la place à l'"Epoque contemporaine".

En 1754, moderniser

On assiste au XVIII^{ème} siècle au début de la stabilisation du libellé des mots. Dans cette entreprise apparaît le sens premier de "moderniser". Technique et appliqué à l'orthographe, il dit "rajeunir, donner une tournure moderne".

En 1769, moderniste

A cette époque l'aube moderne date trop pour parler encore. Venu dans un reproche chez Jean-Jacques Rousseau⁶, un autre mot dit l'homme libéré de l'obscurantisme des premiers Temps Modernes : "moderniste" distingue celui qui adopte les idées modernes. L'ajout du suffixe "-iste" indique qu'être moderne devient un parti pris, ce n'est plus l'ancien état-d'être-actuel-par-opposition-à-la-tradition. Etre moderniste c'est être partisan, adepte de la vision moderne du monde, figurée par l'idéal universel des Lumières : l'homme libéré grâce à la philosophie accédera au bonheur par le progrès infini de la science. Si l'homme moderniste s'écarte des anciennes règles, il n'en délaisse pas moins les doctrines dont celle du recours à l'antique. Il faut attendre la fin du Second Empire pour que la référence à l'ancien s'estompe. Devient alors moderniste celui qui adopte les nouvelles idées parvenues jusqu'à nos pères : rationalisme, positivisme, productivisme, machinisme, socialisme, etc.

Vers 1800, moderniser

A son apparition "moderniser", aujourd'hui désuet, est la version architecturale de "moderniser". Il signifie : "restaurer, pour de nouveaux usages et dans un goût moderne, un ancien édifice" ⁷. Au début du XIX^{ème} siècle, il est déjà *peu usité*⁸.

En 1823, modernité

René de Châteaubriant dit ainsi le caractère de ce qui est moderne. A son apparition, ce mot est singulièrement nécessaire car le conservatisme de l'Empire a brouillé les cartes. Moderne ne

peut plus dire et "le temps de celui qui parle" et l'opposition à la tradition car voilà un début de siècle tourné vers le passé, la nostalgie et le pittoresque. Les poètes qui s'emploient à renforcer le lien unissant l'être-moderne et le présent mènent à leur terme les oppositions. A Théophile Gautier avançant : "D'un côté, la modernité la plus extrême ; de l'autre, l'amour austère de l'antique"⁹, Charles Baudelaire précise : "La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel immuable"¹⁰. Ainsi perdu le renvoi obligé à l'histoire, l'essence est dite : être moderne c'est faire l'expérience ardente du monde, *cum temporis*. Arthur Rimbaud le revendique : "Il faut être résolument moderne"¹¹, ivre précise-t-il. Mais un siècle plus tard, dès 1968, l'ivresse poétique étant diluée dans l'échec de l'idéalisme moderne, "modernité" s'applique aux aspects économiques et techniques de la civilisation occidentale ; on dit la modernité de l'industrie allemande.

En 1845, modernisme

Le mot naît sous le pontificat de Pie X pour dire la crise religieuse due au brusque rapport d'une église figée et de la science moderne positiviste, et pour qualifier l'ensemble condamné en 1907 par le Saint-Siège, des doctrines visant à rénover la théologie, l'exégèse, la doctrine sociale et le gouvernement de l'église. Vers 1890 l'Amérique du Sud et l'Espagne laïcisent le mot en l'allouant à un mouvement littéraire opposé au prosaïsme, fort des parnassiens et des symbolistes français. En architecture, c'est l'ensemble des doctrines modernistes et, par assimilation, la période historique de leur emploi allant de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle à la fin des années 1960.

En 1878, modernisation

Un siècle après sa création, "moderniser" ne renvoie plus seulement à une tâche orthographique. Aussi la modernisation décrit toute action volontaire, technique ou technocratique, par laquelle on rénove, on remplace ce qui est âgé et obsolète, ainsi dans un hôpital, une administration ou une mécanique ; mais, comme le machinisme change peu à peu le regard sur la nature et sur le monde, la modernisation s'auréole d'une valeur culturelle. Il ne suffit plus alors que les créations soient à l'évidence récentes, il faut que l'état du monde soit remis à neuf et que la nature soit adaptée aux nouvelles exigences, transformée pour produire davantage, d'où une kyrielle d'opérations allant de rajeunir à altérer en passant par rénover, réformer, renouveler, etc.

En 1886, *modern style* (GB)

Cette locution anglaise désigne un mouvement artistique né à la lumière de William Morris et alliant architecture, mobilier, joaillerie et mode. Autre que l'approche moderniste et lié à l'*Arts and Crafts Exhibition Company* (1888), le *modern style* valorise l'artisanat et l'artiste, convertit le cadre quotidien surtout domestique, en une œuvre d'art absolue, empruntant ses motifs

décoratifs à la flore et à la faune. En vogue vers 1900, il perce d'abord en Belgique avec Victor Horta. Puis Hector Guimard à Paris, Otto Wagner à Vienne, Henry van de Velde à Berlin, Antonio Gaudi à Barcelone, Charles Rennie Mackintosh à Glasgow illustrent magistralement ce bref courant, étrangement moderne en ce qu'il en définit une frontière, bien que proche de Frank Lloyd Wright et son école.

En 1902, ultramoderne

Du latin *ultra* : "au-delà", ce suffixe sert à signifier un excès, une exagération. A son origine le mot exprime dans le langage de la rue une architecture ou une décoration conçues selon les préceptes à l'origine du Mouvement Moderne.

En 1902, Mouvement Moderne (Autriche)

Apparue chez l'architecte Otto Wagner, cette formule recouvre un courant architectural ayant profondément influencé jusqu'à la révolution la théorie et l'esthétique architecturales. Héritier de l'*Arts and Crafts Company*, de l'Art Nouveau, du mouvement *De Stijl*, de l'école de Frank Lloyd Wright, synthèse architecturale du développement de la construction métallique, de l'invention du béton armé et des nouveaux courants artistiques dont le cubisme, le mouvement moderne constitue une doctrine à vocation universelle. Fondée sur le rejet des modèles historiques tant urbains qu'architecturaux, il introduit une conception ouverte et homogène de l'espace, le recours à l'industrialisation, à l'hygiénisme et au fonctionnalisme qui fait de la beauté de l'œuvre une dépendance de la fonction. Les CIAM (Congrès internationaux d'architecture moderne) et le "Style International" fédèrent les mises en œuvre variées de ce programme général, déjà nuancées chez ses hérauts Walter Gropius et Mies Van der Rohe en Allemagne, Le Corbusier en France, Alvar Aalto en Finlande, Josep Lluís Sert en Espagne, Kenzo Tange au Japon, etc. La fin des CIAM organisée par ses membres face à leur difficulté à répondre aux enjeux du temps puis sa mise en cause extérieure et systématique dès les années 60, avec pour validation la première destruction d'un ensemble construit selon ses idéaux (Pruitt Igoe à Saint-Louis aux Etats-Unis en 1972), sonne le glas de ce mouvement dont les néo-modernistes et les post-modernistes gèrent à leur manière la postérité jusqu'à aujourd'hui.

Fin des années 1950, post-moderne

Du latin *post* : "après", ce préfixe se compose avec les mots ayant trait à l'espace et au temps. A son apparition aux Etats-Unis ce mot qualifie les courants littéraires qui se démarquent de la première période moderne, plus attachés au réalisme social. Dix ans plus tard, il concerne l'ensemble de la culture, et manifeste la mise en doute du grand récit moderne : celui du progrès infini d'une science libératrice émancipant l'homme¹².

En 1965, modernisateur, -trice

Le souci de la modernisation dure au delà du modernisme ; c'est au passage des années 1970 qu'apparaît le mot "modernisateur", celui qui est enclin à la modernisation, tel le monstrueux Ceausescu.

Vers 1970, néo-moderniste, néo-modernisme

Du grec *neos* : "nouveau", le préfixe "néo-" se compose avec des adjectifs et substantifs se terminant par les suffixes -isme/-iste, manifestant une doctrine et ses tenants. En architecture, les nouveaux modernistes s'affirment au début des années 1960 peu après la fin des CIAM. Ils amorcent le processus de légitimation du Mouvement Moderne, réhabilitent son héritage ou le valorisent en poursuivant son œuvre. James Stirling en Grande-Bretagne dans sa première période, José Antonio Coderch en Espagne, Vittorio Gregotti en Italie, Herman Hertzberger en Hollande, Richard Meier aux Etats-Unis, Henri Ciriani en France, Charles Correa en Inde, Tadao Ando au Japon, Renzo Piano un peu partout participent à ce regain des idéaux modernes, pris entre la poursuite du mythe technologique ou du Style International et les apports du Régionalisme critique tel que l'historien anglo-américain Kenneth Frampton les organisera plus tard : recours à la culture, rappel du lieu, valeur de la tectonique, etc.

En 1976, post-modernisme (USA)

Venu chez le critique Charles Jencks le mot recouvre divers textes et œuvres, produits du début des années 60 à la fin des années 80, refusant les théories modernistes et l'hégémonie du Style international. La mise en doute des vérités modernistes émerge dès le début des années 60 tant chez l'italien Aldo Rossi au nom des réalités populaires nationales et de la nécessité de réconcilier l'architecture avec son histoire, spécifiquement avec la ville, que chez l'américain Robert Venturi au nom de l'ambiguïté des styles historiques, de la valeur du décoratif et de la culture vernaculaire notamment commençante américaine. Enraciné dans la tradition et la prise en compte des particularismes régionaux, utilisant avec liberté toute la syntaxe formelle, enclin à donner de l'importance au signifiant ou à la seule investigation graphique, le post-modernisme déploie l'éventail des pratiques architecturales : historiciste jusqu'au dandysme chez le catalan Ricardo Boffil, participationniste en Belgique dans le populisme de Lucien Kroll ou les luttes urbaines selon Maurice Culot, humoristique chez l'américain Charles Moore ou décoratif chez son compatriote Michæl Graves, éclectique chez le japonais Arata Isozaki, plastique, élégant et maniéré chez le hollandais Hans Hollein ou le français Christian de Portzamparc, etc., le post-modernisme est le fruit de la culture urbaine chamarrée, de la ville son lieu naturel.

En 1981, post-modernité

Ce néologisme évoque une nouvelle modernité architecturale qui prend ses distances et par rapport à celle dogmatique du Mouvement moderne et par rapport aux retours nostalgiques. A l'inverse du post-modernisme sectaire, la post-modernité serait inclusive, une jubilation : "l'humour, le plaisir, la séduction, l'ornemental, le décoratif, le fragmentaire, l'hétérogène, l'ambigu, le symbolique côtoient le brutalisme, l'indifférence, le dépouillement, l'utilitaire, le sériel, l'homogène, la transparence, la clarté"¹³.

En 1986, ultramodernité

Dénonçant le singulier écart des néologismes "postmoderne" ou "postmodernité" — comment dire que l'on est après le temps de celui qui parle ? — le poète Octavio Paz propose l'ultramodernité pour dire le degré le plus aigu de la modernité, un dépassement non rétrograde de la modernité moderniste. L'expérience contemporaine serait celle du présent, expérience ignorée par les anciens et par les modernes, les anciens ne jurant que par le passé et l'origine perdue bien sûr idyllique, les modernes n'étant tournés que vers l'avenir bien sûr radieux ¹⁴.

En 1991, surmodernité

Conçue en opposition à la postmodernité, la situation de surmodernité est définie par l'anthropologue Marc Augé comme une figure de l'excès de temps comme événement, excès d'espace, excès de l'ego, individualisation des références. Alors que la modernité et la post-modernité préservent toutes les temporalités du lieu, la période actuelle en phase de surmodernité les aurait dépassées dans les expériences quotidiennes de la communication et du transport ¹⁵.

* * *

"Moderne" au fil de son évolution, d'opposition à la tradition, enfante une tradition de l'opposition dont Le Corbusier s'emploie à étayer le fondement : "Notez bien une chose, cette observation qui est indiscutable" dit-il "c'est que la tradition est faite de la chaîne de tous les maillons des événements révolutionnaires successifs du passé"¹⁶, "tradition de la rupture", précise Octavio Paz, "une tradition qui se nie elle-même et qui de la sorte se perpétue"¹⁷. Cette ténacité est écartée au début des années 80 par le sociologue Jean Baudrillard quand il écrit : "Si les mots ont un sens, leur disparition dans la conscience des hommes est, elle aussi significative. Or le terme "moderne" n'a plus de sens pour nous à proprement parler. Il est désuet"¹⁸. Baudrillard rejette bien vite un mot dont le sens profond a tenu bon malgré la variations des acceptions : partisan de la moderne-modernité-moderniste et en voyant le déclin des critères, admet-il mal que l'être-présent-au-monde n'existerait plus ? Alors tout serait actuel,

l'actualité remplaçant la modernité. Laissons l'histoire en juger : sont-ce là des vérités postmodernes, des tours d'intellectuel ou une conséquence de la consommation rapide des informations qui fait croire à une accélération de l'histoire, croire que toute mode est un événement, tout phénomène un fait historique, dix années une génération, une période une ère, ... Prudent en 1989 à propos de l'art des dernières années de ce siècle, Edward Lucie-Smith avançait que la seule prévision à se hasarder à faire, "encore qu'avec une certaine hésitation, est que le concept de modernisme aura été remplacé par quelque chose d'autre, dont nous ne sommes pas encore capables de saisir la nature profonde"¹⁹. Quoi qu'il en soit, les Temps modernes sont finis, le Post-modernisme a fait long feu... Mais "moderne", si l'on en croit les poètes, est ouvert à un bel avenir, son apogée : le présent, enfin !

-
- ¹ - *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, P. Robert, Société du Nouveau Littré, Paris 1977
 - ² - L'adjectif *modernus*, *a*, *um*, est issu du latin classique de l'adverbe *modo* signifiant à l'instant, récemment. *Dictionnaire illustré Latin-Français*, F. Gaffiot, Editions Hachette, Paris 1934
 - ³ - *Dictionnaire de la Langue Française*, E. Littré, Librairie Hachette, Paris 1877
 - ⁴ - *Grand Dictionnaire Encyclopédique*, Librairie Larousse, Paris 1983
 - ⁵ - *Larousse universel en 2 volumes*, Cl. Augé. Librairie Larousse, Paris 1923
 - ⁶ - *Lettre à M D... du 15 janvier 1769*, Jean-Jacques Rousseau
 - ⁷ - *Dictionnaire de la Langue Française*, op.cit.
 - ⁸ - *Larousse universel en 2 volumes*, op.cit.
 - ⁹ - in *Le Moniteur universel* du 8 juillet 1867, Th. Gautier.
 - ¹⁰ - "Le peintre de la vie moderne" in *Curiosités esthétiques*, Ch.Baudelaire.
 - ¹¹ - *Une saison en enfer*, A.Rimbaud.
 - ¹² - *La Condition post-moderne*, Jean-François Lyotard, Edition de Minuit, Paris 1979.
 - ¹³ - "La querelles des architectes : vieux Modernes, jeunes Anciens, nouveaux "Ni-Ni"", in *Architecture en France. Modernité, Post-modernité*, Chantal Béret. Editions du CCI, Paris 1981. Page 7.
 - ¹⁴ - *Le soleil se lèvera-t-il demain ?*, op.cit.
 - ¹⁵ - *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Marc Auger. Editions du Seuil, Paris 1991.
 - ¹⁶ - "Vocations. Entretien avec Robert Mallet", in *Le Corbusier. Qui suis-je ?*, Gérard Monnier, Edition de la Manufacture, Paris 1986, page 178.
 - ¹⁷ - *Le soleil se lèvera-t-il demain ?*, Octavio Paz, Le Monde du 16 juin 1986, résumé de la conférence donnée au Collège de France le 14 juin sur "Poésie et modernité"
 - ¹⁸ - "La fin de la modernité ou l'ère de la simulation", Jean Baudrillard, in *La modernité ou l'esprit du temps*, Catalogue de l'exposition de la section architecture de la Biennale de Paris, F. Barré, O. Boissière, P. Goulet, P. Granveaud, D. Hambye, L. Miotto, J. Nouvel. Editions de l'Equerre, Paris 1922, page 32.
 - ¹⁹ - *L'Art d'aujourd'hui*. Edward Lucie-Smith. Editions Nathan, Paris 1989, page 493.